



**HAL**  
open science

**Sentiment de la langue, sentiment du discours :  
changement du lexique, phraséologie émergente et ” air  
du temps ”**

Michelle Lecolle

► **To cite this version:**

Michelle Lecolle. Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et ” air du temps ”. *Diachroniques*, 2012, 2, pp.59-80. halshs-00843215

**HAL Id: halshs-00843215**

**<https://shs.hal.science/halshs-00843215>**

Submitted on 29 Aug 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et « air du temps »**

Michelle Lecolle, Université de Lorraine, CREM

### **Introduction**

L'étude est centrée sur le sentiment linguistique « profane » (i.e. exprimé dans un cadre, et, surtout, à visée non scientifique), tel qu'il s'exprime dans des discours médiatiques contemporains à propos de l'évolution, du changement, ou de la nouveauté dans le lexique et la phraséologie. Les faits repérés, que ce soit du point de vue de la mention d'un changement ou du changement (éventuel) lui-même sont donc considérés comme actuels, en cours.

Mis à part le néologisme de forme qui se signale aisément<sup>1</sup>, le changement linguistique est graduel, et la plupart du temps peu visible lorsqu'il est à l'œuvre, et non pas reconstitué *a posteriori*. Pour résoudre cette difficulté, l'approche consistant à aborder le changement par le biais de son repérage par les sujets parlants paraît pertinente, et elle donne, d'après mes observations, des résultats intéressants en ce qu'elle permet une « saisie » *in vivo*, un point d'arrêt sur un processus, sinon, impalpable. Pour autant, peut-on considérer que le sujet parlant « ordinaire » est un bon juge du changement linguistique ? De fait, je ne chercherai pas à répondre (directement) à cette question : dans l'approche que je présenterai ici, le changement linguistique invoqué par le sujet parlant « profane » n'est pas considéré comme un changement avéré, du moins tel que pourrait l'établir une étude scientifique. A partir de ce choix de départ, l'étude se centre sur ce que la mention du changement linguistique par les locuteurs donne néanmoins à voir.

Les corpus choisis sont composés de textes de presse non centrés *a priori* sur la langue elle-même. Ils ont été collectés dans une base textuelle francophone de manière automatique, sur la base de la présence dans les textes de formes supposées renvoyer au changement ou à la nouveauté, qui émerge ou qui s'installe. Ces formes, employées plus ou moins incidemment dans les textes, y sélectionnent des zones autonymiques où la langue et le discours sont discutés pour eux-mêmes. Dans ces corpus, composés principalement d'articles d'analyse, de chroniques, de commentaires de l'actualité (majoritairement politique, géopolitique et économique, mais aussi littéraire et artistique), le sentiment de la langue et ici, également, le sentiment du discours révèlent une attention particulière à l'utilisation du lexique et de la phraséologie dans leur mise en rapport au politique, à la société, à « l'air du temps ». Ainsi, à partir de l'expression du sentiment linguistique, se dessine la perception d'une intrication étroite entre une évolution des comportements et des pratiques publiques, d'une part, et une évolution de la langue et de la pratique langagière chez les acteurs sociaux représentés dans les discours publics de l'autre.

A partir de pratiques langagières contemporaines ancrées dans leur contexte de production et de réception, l'objectif de cette étude est de s'inscrire, par le biais du sentiment de la langue et du discours, dans une approche diachronique telle que celle que propose Nyckees (1998 et 2000), considérant « les significations linguistiques [...] fondamentalement [comme] des constructions culturelles, élaborées grâce au langage au fil de l'histoire des communautés linguistiques » (1998 : 155-156).

La première partie explique et discute les choix de marqueurs et de corpus. Une deuxième partie décrit, à partir d'exemples, les résultats obtenus selon les corpus. Enfin, la dernière

---

<sup>1</sup> Sur la néologie lexicale, voir Sablayrolles (2000 et 2002), Guilbert (1975), Bastuji (1974).

partie propose des observations plus globales, concernant le sujet du sentiment linguistique. A l'issue de ce parcours, un portrait se dégage en définitive, celui d'un locuteur entretenant un rapport non trivial à la langue et au discours, non réductible à l'expression d'une supposée transparence du signe dans sa relation au réel, ni à celle d'un pur « reflet » du monde dans les mots : globalement, le repérage par les scripteurs de l'évolution du lexique et de l'installation de « manières de dire », met en œuvre des faits qu'on peut rapporter à la *fonction poétique* du langage (les mots et expressions émergents, appréciés pour eux-mêmes), à une sensibilité à l'interdiscours et surtout à la référence (non théorisée) à sa *fonction pragmatique* : le langage comme acte, fût-il acte de nomination.

## **I Expression du sentiment linguiste et diachronie : collecte de faits**

« La démarche qui consiste à critiquer les emplois inappropriés ou systématiques (et fatigants) de termes à la mode est sans doute vieille comme le monde [...]. C'est d'ailleurs la confrontation dynamique entre le conservatisme nécessaire et l'innovation indispensable qui fait qu'une langue est vivante. La naphthaline comme l'exaltation de l'immédiateté sont mortifères. Ni Flaubert [*Dictionnaire des idées reçues*] ni Rambaud et Burnier<sup>2</sup> ne sont propriétaires de la vigilance ordinaire des amoureux d'une langue. », observe l'internaute @ Diogène dans le forum très dynamique lié au blog *Langue sauce Piquante*<sup>3</sup>.

Et en effet, si l'on en croit la quantité de commentaires quotidiens, le nombre de sites internet dédiés à la langue française et mentionnant, de manière plus ou moins heureuse, étayée et approfondie, les usages remarquables ou déviants et les changements linguistiques<sup>4</sup>, l'affirmation de Bréal (2005 [1897])<sup>5</sup> et de Saussure<sup>6</sup>, selon laquelle la perception de la dimension diachronique du langage serait réservée aux linguistes, apparaît largement erronée. On sait que pour Coseriu (1973<sup>7</sup>) en revanche, cette conscience de la diachronie est bien réelle chez le sujet parlant :

« Il est vrai que, dans un état de langue, nous pouvons constater, par exemple, la présence d'archaïsmes. Mais ils sont, en tant qu'ils existent et fonctionnent, des éléments actuels. [...] il est hors de doute que même les individus parlants ont conscience que certains éléments sont "plus anciens" ou "plus récents", mais ils ne manifestent pas cette conscience en parlant avec ces éléments dans le langage primaire, ils la manifestent en parlant sur eux, dans le métalangage, c'est-à-dire aussitôt que, cessant d'être simplement des "individus parlants", ils deviennent d'une certaine façon "linguistes" et adoptent un point de vue historique. Il est également certain que, dans un état de langue, se profilent les systèmes possibles, futurs ; mais dans la mesure où ces systèmes se livrent actuellement, ils ne sont pas simplement "possibles" et "futurs", mais actuels [...]. ».

On constate effectivement que le repérage, de préférence chez les autres, des modifications de la langue et de ses emplois est une pratique usuelle de nos contemporains.

Profusion, pratique usuelle et somme toute banale, mais évanescence. Dès lors, comment la capter, la décrire et la systématiser ? Et quelles observations en tirer ?

### **I.1 Quels faits ?**

---

<sup>2</sup> Il s'agit sans doute de Burnier M.A. & Rambaud P. (1997). *Le journalisme sans peine*, Plon.

<sup>3</sup> *Langue sauce piquante, le blog des correcteurs du Monde*, <http://correcteurs.blog.lemonde.fr/> (consulté le 16 septembre 2011).

<sup>4</sup> Voir chez Paveau et Rosier (2008) de nombreuses références.

<sup>5</sup> Voir notamment p. 199. Plus généralement, cf. à ce propos les remarques introductives de S. Delesalle.

<sup>6</sup> *Cours de Linguistique Générale (CLG)*, cité et commenté par Reichler-Béguelin (1990).

<sup>7</sup> Dans un chapitre intitulé « L'apparente aporie du changement linguistique. Langue abstraite et projection synchronique ».

Comme le signalent Paveau et Rosier (2008 : 204-205), les remarques des locuteurs non spécialistes sur la langue portent le plus fréquemment sur les mots, auxquels on ajoutera les expressions figées, parfois englobées par les « remarqueurs » dans la catégorie du lexique.

Cette fréquence s'explique aisément : perçu, à tort ou à raison, comme la partie la plus immédiatement palpable de la langue, le lexique s'inscrit dans un rapport étroit et complexe avec la culture et les pratiques sociales, mais aussi avec les changements sociaux. Du fait de sa polysémie, il fait l'objet d'accords ou de désaccords intersubjectifs et est susceptible d'ajustements constants. C'est pourquoi il apparaît fréquemment comme un lieu de commentaires et de débats, que ce soit de par son utilisation dans les discours publics ou dans le sentiment plus ou moins net de son évolution.

En parcourant blogs, articles de presse, courriers des lecteurs, ouvrages plus ou moins sérieux et documentés dédiés aux discours publics<sup>8</sup>, on peut sérier les faits suivants (je ne retiens que ce qui touche au « changement linguistique », pris dans un sens très général, et appliqué au lexique), concernant le mot et la phraséologie<sup>9</sup> :

- changement de sens d'un lexème, d'une expression (extension/restriction de sens, métonymie, métaphore)
- apparition d'une forme (néologisme de forme), lexème ou expression
- nouvel emploi d'une forme existante (néologie sémantique)
- nouvelle fréquence d'emploi : des mots ou des expressions sont ou deviennent « en vogue »
- obsolescence de lexèmes ou d'expressions
- nouveaux contextes (sociaux et/ou linguistiques) d'emploi de lexèmes ou d'expressions existants
- adoption plus ou moins adaptée de termes étrangers.

On le voit, le relevé présente des faits relevant aussi bien d'éléments internes (au système), de phénomènes énonciatifs, de phénomènes d'ordre sociolinguistique et discursif (discours publics et partagés, médiatisés ; vocabulaire rapporté à des catégories sociales). Je considérerai l'ensemble de ces faits comme entrant dans le cadre du changement linguistique, en supposant une articulation dialectique entre les pratiques discursives (métalinguistiques comprises) et les évolutions touchant la langue : en effet, d'un côté ce qu'on constate dans les usages discursifs peut être considéré comme un *reflet* plus ou moins exact d'évolutions de langue, et, de l'autre, l'extension ou la restriction d'une forme à une catégorie de locuteurs, la pratique du discours (notamment du point de vue de la référenciation), ainsi que, naturellement, la création néologique exercent une influence sur la langue elle-même. C'est ce que Bastuji (1974 : 18) décrit, à propos de la néologie lexicale, comme « une relation dialectique entre signifié et référent et, au moins au niveau lexical, un engendrement réciproque du discours et de la langue ». A quoi il faut ajouter le rôle majeur des médias comme vecteur de normes. Concernant des changements en cours, seul l'avenir peut dire ce qui sera maintenu<sup>10</sup> et ce qui, dans les différentes constatations parfois éparses, fait système. Quoi qu'il en soit, les résultats, dont je présente un aperçu plus bas, laissent apparaître des récurrences, voire des constantes.

## I.2. Quelles marques ?

---

<sup>8</sup> Dont Burnier & Rambaud (*op. cit.*) et Pommier (2010). *Mots en toc et formules en tic, petites maladies du parler d'aujourd'hui*, Seuil, France Inter.

<sup>9</sup> J'utilise le mot *phraséologie* dans le sens donné par le TLFi : « Ensemble des tournures typiques d'un milieu, d'une discipline, d'une époque ». Il est délibérément englobant, recouvrant des séquences polylexicales ou simples.

<sup>10</sup> On trouve chez Cellard (1983) des exemples de lexèmes ou d'expressions discutés et contestés dans les années 30, et qui font désormais partie de la langue courante : *cent pour cent*, *affairiste*, *aérodynamique*, *autobus*, *dératisation*.

A partir de ces premières remarques, il convient de capter de manière systématique les cas présentés, ou certains d'entre eux, à partir de formulations *autonymiques*<sup>11</sup>, i. e. des passages où un segment (de longueur non délimitée *a priori*) est employé *en mention* (Rey-Debove 1997), le but étant de spécifier, dans l'expression du sentiment linguistique, ce qui porte, plus précisément, sur le changement linguistique.

A la suite de quelques essais, j'ai finalement stabilisé la recherche en constituant des corpus à partir des « marqueurs »<sup>12</sup> d'autonymie suivants, contenant ou constitués de mots métalinguistiques, plus ou moins spécialisés dans la terminologie grammaticale :

- *glissement(s) sémantique(s)/de sens ; changement(s) sémantique(s)/de sens*

Le marqueur est censé porter sur les mots et leur sens<sup>13</sup>. Il renvoie à un processus en cours.

- *On dit aujourd'hui/maintenant/à présent/actuellement/désormais.*
- *on dirait aujourd'hui*<sup>14</sup>.

Ces deux catégories de marqueurs portent *a priori* sur les mots et la phraséologie. Ils marquent un décalage temporel, sous la forme d'un rapport au passé et de l'installation d'une forme, avérée et stabilisée dans le présent<sup>15</sup>.

- La suite de caractères *néolog\** permet de récupérer *néologie, néologisme(s), néologiser* et son paradigme flexionnel.

Cet ensemble de marqueurs renvoie à la néologie, et donc à l'unité lexicale. Dans les faits, les néologismes mentionnés ne sont pas toujours limités aux mots : on trouve des formes qu'on hésite à qualifier d'expression ou de mot composé, comme *credo du crédible, inanité de la véracité* ou encore *cave à manger*.

- Un dernier marqueur, *novlangue*, est tout à fait particulier. Il comporte bien le morphème *nov-* (qui renvoie à du « nouveau »), mais ce qui est le plus important ici est que le néologisme *novlangue* renvoie à une œuvre, *1984*, de Georges Orwell (1948) et à l'univers totalitaire de cette œuvre.

Lancé comme un ballon d'essai, le marqueur donne en définitive des résultats assez concordants avec ceux d'autres corpus (*on dit/on dirait maintenant*), en ce qu'il permet de recueillir des remarques sur l'interdiscours, la phraséologie et plus généralement sur des « manières de dire » spécifiques à un contexte socioculturel ou politique, ou plus généraux.

Concrètement, j'ai sélectionné des articles de la presse francophone<sup>16</sup> des deux années en cours<sup>17</sup> sur la base de la présence dans ces textes de ces marqueurs, sans opérer d'autre mode de sélection.

Enfin, j'ai recherché l'emploi du mot métalinguistique *synonyme* : en effet, employé en association avec *devenir* (*X devient synonyme* de *Y*), il est assez courant et donne des résultats, du point de vue de l'expression du changement de sens de lexèmes comme j'avais pu l'observer dans un travail précédent (Lecolle 2009).

### I.3. Quels corpus ? Quels sujets parlants ?

---

<sup>11</sup> Pour la notion d'autonymie, voir Rey-Debove (1997) et Authier-Revuz (1995).

<sup>12</sup> Les guillemets ici expriment la réserve sur leur qualité réelle de *marqueur* du point de vue de l'adéquation des résultats à ce qui est attendu (bruit et silence). Comme il apparaîtra par la suite, les marqueurs pointent vers des textes, et permettent de repérer différents passages, non délimités directement par ces marqueurs eux-mêmes. On pourrait ajouter parmi les marqueurs les guillemets, souvent présents autour d'un segment signalé comme nouveau ou remarquable.

<sup>13</sup> Pour un travail sur le mot métalinguistique *sens*, cf. Julia (2001).

<sup>14</sup> Pas de réponse avec les autres adverbes dans cette configuration.

<sup>15</sup> Je me suis largement inspirée des travaux de Authier-Revuz (1995) et, avec ces marqueurs en particulier, du chapitre mentionnant « l'écart du temps » (pp. 423-448).

<sup>16</sup> La base de données Factiva (<http://www.dowjones.com/fr/products/product-factivacom.asp>) propose de nombreux titres francophones, de France, Suisse et Belgique notamment.

<sup>17</sup> Hormis pour *néolog\** pour lequel je me suis limitée à une année, le nombre de résultats étant extrêmement abondant.

Le tableau 1 présente les corpus obtenus par cette méthode.

Nom corpus	marqueur	dates	occurrences
Glissement	<i>Glissement sémantique, de sens ; changement sémantique, de sens</i>	17/4/2009 à 13/4/2011	55
On dit	<i>on dit aujourd'hui maintenant, à présent, actuellement, désormais</i>	4/6/2009 à 21/5/2011	41
On dirait	<i>on dirait aujourd'hui</i>	1/7/2009 à 18/3/2011	30
Néologisme	<i>néologie, néologisme(s), néologiser</i>	21/4/2010 à 19/4/2011	82
Novlangue	<i>Novlangue, nov-langue</i>	17/4/2009 à 9/4/2011	73

Les corpus sont choisis dans des textes de presse de tous types, brèves et courrier des lecteurs compris ; j'ai également recouru à des collectes ponctuelles dans des forums, des blogues, et des articles de presse écrite, ou des énoncés radiophoniques. Les « sujets parlants » concernés, locuteurs journalistes, blogueurs, intervenants non professionnels de la presse d'un côté, destinataires des textes de l'autre, sont supposés être, sinon des lettrés, du moins des « honnêtes hommes », et, pour les premiers, confrontés professionnellement à la pratique de la langue. Supposés compétents sur ce plan, compétents également du point de vue du sentiment linguistique, ils ne sont pas pour autant des linguistes. Précisant ce point, je ne cherche cependant pas à situer ces sujets parlants sur le plan sociologique – à répondre à la question *qui est le « peuple » ?* dont parle Bréal. Cette question est abordée en termes de continuum par Paveau (in Achard-Bayle et Paveau (dir.) 2008), Reboul (in Achard-Bayle et Lecolle (dir.) 2009), et également par Béguelin (1990)<sup>18</sup>. Le point de vue que j'adopte est autre : ce qui distingue le linguiste (professionnel, ou formé en sciences du langage<sup>19</sup>) de ces sujets parlants est essentiellement la finalité de l'activité spéculative – « Les langues en elles-mêmes et pour elles-mêmes »<sup>20</sup> (ce que certains nomment « un savoir désintéressé »), et ce sont des méthodes, acquises, et appropriées à cet objectif.

Mais les locuteurs convoqués par les corpus (les intervenants, journalistes ou autres, de la presse) sont compétents dans d'autres domaines, également pertinents dans le cadre des discours publics : économie, monde de l'entreprise et des médias, politique française et étrangère, sciences, arts et littérature, du moins suffisamment compétents pour en faire l'objet de leurs articles. De plain pied dans la société, ils sont aussi supposés être des observateurs éclairés des discours qui la configurent. Et c'est le plus souvent dans ce cadre que l'expression du sentiment linguistique est associée à une description ou une réflexion sur le monde, ou sur la parole publique – le plus souvent, car certains articles portent plus étroitement sur les mots eux-mêmes, décrits dans le cadre d'une pratique littéraire par exemple.

Voici un premier exemple pour illustrer cette association (mot/monde et parole publique).

(1) Sous prétexte de craindre un réveil du nationalisme, de la xénophobie et du racisme, faudrait-il renoncer à parler nation, identité, immigration ? [...] il serait contre-productif de persister à penser la réalité avec des œillères et avec le vocabulaire imprécis de la **novlangue** : la diversité, concept historiquement familier aux Français, est devenue synonyme d'éloge de l'immigration ; le métissage, anodin quand il s'agit du mélange des

<sup>18</sup> Cf. aussi Paveau et Rosier (2008), pour un portrait du puriste, et Yaguello (2006) pour un portrait du logophile. Ces deux figures ne sont pas sans rapport avec le *sujet* dont il est question ici, même si la seconde (le logophile) est un cas extrême non réellement rencontré en tant que tel.

<sup>19</sup> Je pense ici aux docteurs ou titulaires de master qui n'exercent (malheureusement) pas toujours la profession de linguiste.

<sup>20</sup> Formule rapportée dans l'introduction d'Auroux (dir.) (1989 : 30).

sangs, est maintenant une autre manière de justifier le multiculturalisme (Rioufol, 30/10/09, *Le Figaro*)

Cet exemple illustre en outre le cas (très représenté dans le corpus *novlangue* mais moins systématique dans les autres) où un article entier, ou une partie d'article construit son propos à partir du rapport aux mots et à leur évolution : ici la référence au politiquement correct, au tabou langagier, à la bien-pensance. Ces thèmes, présents dans d'autres textes du même corpus, et dans d'autres corpus, relèvent d'un métadiscours articulé autour de certains mots ou expressions, ou de l'évolution de ces mots (*diversité, métissage*) et signalent par ailleurs la perception d'un « air du temps<sup>21</sup> », où l'attention se porte à la fois sur des questions sociales (le racisme et l'antisémitisme, et, plus généralement, le rapport à l'autre dans sa différence) et sur la manière dont on y fait référence. Un autre article, de Pierre Marcelle (*Libération*, 4/3/11) utilise d'ailleurs le même vocabulaire, mais pour avancer une position politique diamétralement opposée : le thème de la liberté d'expression, en particulier rapportée au racisme, est en effet extrêmement prégnant dans les discours contemporains. Le commentaire métaénonciatif *politiquement correct*, au sein de sa famille thématique, peut dès lors être rapproché de ce que Krieg-Planque (2009) nomme une « formule » : structure semi-figée, polémique, et qui fonctionne comme un « référent social ».

## II Descriptions

### II.1 Remarques sur les corpus : épilinguistique, observation métalinguistique et métadiscursive

Ma méthode de collecte des corpus comportant une part d'aléatoire, le résultat, en termes de types de textes sélectionnés à partir des marqueurs et de contenu de ces textes, présente en lui-même un intérêt. On remarque ainsi que la plus grande partie des corpus est constituée d'écrits de réflexion, et d'expression d'opinions, le reste correspondant plutôt à des écrits d'information. Mais certains corpus se distinguent du point de vue des remarques sur la langue, le discours et leur évolution : ainsi le recours au marqueur *novlangue* permet de collecter des textes entièrement traversés de réflexions métalinguistiques et, plus spécifiquement, métadiscursives, ce qui n'est guère étonnant pour ce marqueur, mais qui apparaît aussi dans une moindre mesure avec *glissement sémantique*. Alors que les textes n'ont pas été choisis comme portant spécifiquement sur la langue ou le discours, il est intéressant de remarquer à quel point la question est prégnante dans certains articles d'une part<sup>22</sup>, de cerner l'objectif discursif de l'observation métalinguistique d'autre part, de repérer ce qui s'y exprime, enfin. Mais même lorsque les réflexions d'ordre métalinguistique sont faites « en passant », comme c'est le cas dans les corpus « néologisme » ou « on dit » et « on dirait », on constate l'importance de l'*épilinguistique*, comme activité métalinguistique non consciente (Culioli 1990 et 1999) – non explicitement développée serait plus exact. Pour cette raison, le qualificatif « spontané » me paraît inadéquat : dans tous les cas, la remarque sur la langue (en particulier le lexique) est un *topos*, quand elle n'est pas un appui de l'argumentation.

### II. 2. Description des résultats par corpus

Je débute la description par des exemples provenant de chacun des corpus, mais en signalant dès à présent qu'il y a peu de sens, hors une analyse de détail que je n'ai pas la place

---

<sup>21</sup> Je réfère par ce terme générique et délibérément vague à ce qui est présenté comme tel dans les discours en filigrane, et donc à ce qui, dans les préoccupations qui s'y expriment, me paraît récurrent.

<sup>22</sup> Il faut cependant signaler *a contrario* que dans certains textes (*la Tribune, les Échos, le Point* en particulier), la mention autonymique est faite en passant, simplement. La zone de texte pertinente est alors uniquement celle délimitée dans l'entour du marqueur.

d'entreprendre, à les spécifier un à un en les opposant les uns aux autres. Certains termes sont d'ailleurs présents dans plusieurs corpus (*buzz*, *rilance*, *diversité*, le couple *vidéosurveillance/vidéosécurité* par exemple). Et l'intérêt de l'approche réside essentiellement dans les résultats croisés des différents marqueurs. On trouve cependant des particularités, que je tente d'illustrer.

Avant tout, un premier constat général : les éléments présentés comme nouveaux, ou ayant subi un changement linguistique (glissement de sens, néologie etc.) ne portent (presque) jamais sur du concret. Il s'agit de faits complexes : processus composites (*buzz*), qualifications (*bling bling*, *bankable*, *crowdsourcé*), attitudes sociétales et donc collectives, françaises ou étrangères (les néologismes *parentalité* substitué à *parenté* ; *kozoku* au Japon comme « symbole de l'isolement croissant de l'archipel »), choix politiques (*vidéosécurité*).

### 1. Corpus « Glissement »

(2) « S'agissant des caméras vidéo, le colloque s'est aussi interrogé sur les conséquences du **glissement sémantique** qui a transformé la vidéosurveillance en vidéosécurité. Une façon de mieux faire accepter leur omniprésence dans notre quotidien. » (*Le Temps*, 15/5/10).

(3) La notion d'ingérence humanitaire étant [...] discréditée, le gouvernement canadien a pris l'initiative et publié un rapport intitulé « La responsabilité de protéger ». Ce **changement sémantique** a eu pour but de faire oublier le caractère colonialiste du droit d'ingérence. (*Le Temps*, 13/4/11).

Dans ce corpus, apparaissent généralement des substitutions de termes. En effet, comme le montrent ces exemples, le « glissement » ou « changement » sémantique est en fait un changement total des signes (ici composés) : la forme est touchée tout autant que le sens. Ce qui est pointé est alors plus souterrain : le changement de formulation marque un changement de concept, un changement dans la manière d'appréhender les faits du monde, ou, pour les décideurs, de les traiter (cf. aussi *psychiatrie* remplacé par *santé mentale*). On remarque par ailleurs que le mot *glissement* (progressif) est plus présent (46 occurrences) que *changement* (brutal et *a posteriori*, 7 occurrences). Cette différence vient en appui d'une constatation générale sur la valeur argumentative attribuée par les remarqueurs au glissement de sens : le changement de nomination est supposé remplacer subrepticement une réalité, une représentation, un concept par un autre :

(4) [à propos de l'accident nucléaire de Fukushima] La dénomination de cette contamination a varié. Les spécialistes ont d'abord parlé du 'panache radioactif' de Fukushima. Mais évoquent désormais une 'masse d'air contaminé'. Un **glissement sémantique** pour souligner qu'avec la dispersion et la dilution des gaz et particules radioactifs émis, il en reste si peu au-dessus de nos têtes que le défi technique sera plutôt de les détecter. (*Libération*, 23 mars 2011)

### 2. Corpus « On dit »

(5) [Bill Gates] Son travail aujourd'hui est de s'occuper des enfants des pays pauvres ou, comme **on dit aujourd'hui**, émergents. (*Le Figaro*, 6/4/11).

(6) Beaucoup en veulent à Nicolas Sarkozy et, plus généralement, à la droite de n'avoir pas su faire preuve de plus de « care », de « souci de l'autre », comme **on dit maintenant** au Parti socialiste (Luc Ferry, *Le Figaro*, 30/12/10).

Les segments rassemblés autour du marqueur sont des *modalisations autonomiques* c'est-à-dire des segments dans lesquels l'énonciation procède à « une objectivation des mots dans le



moment même de leur utilisation » (Authier-Revuz (1995 : 34) et est caractérisée par « l'altération de la transparence » qu'elle opère (*ibid*).

Comme le montrent les exemples, ce qu'on « dit maintenant/aujourd'hui<sup>23</sup> » peut être un emprunt (*care, coach, people*) ou un néologisme de forme (*bankable*), mais il s'agit plus souvent de « manières de dire », où de l'ancien est recyclé avec un nouveau sens ((*pays émergents*), de tics de langage, de « jargons » (*les « fils et filles de » ou FFD, comme on dit désormais dans le jargon [monde du spectacle]*), de banalisation de termes spécialisés (*refouler, acte manqué, lapsus*). Ici aussi, comme le montrent les exemples, la substitution est très présente (*coach/entraîneur, plumitif/scribe<sup>24</sup>, magistère/leadership*). De manière légère et souvent avec ironie, le marqueur pointe un interdiscours imprégné par l'« air du temps ».

3. Corpus « on dirait ». Les résultats y sont assez proches de ceux du corpus précédent.

(7) [Henry Dunant], fondateur de la Croix Rouge. **On dirait aujourd'hui** que c'est un lobbyiste parfait, tant il a compris l'importance de l'émotionnel comme déclencheur de l'action politique. (*Le Temps*, 30/1/10).

J'ai choisi cet exemple pour montrer que (comme d'ailleurs dans le corpus précédent), le marqueur permet de recueillir des formes de modalisation autonymique ne comportant pas d'introduction par la conjonction *comme*, ce qui permet de constater certaines régularités : ainsi, comme il apparaît ici, les remarques portent massivement, dans une syntaxe très resserrée, sur la qualification (de personnes, de réalités de tous ordres), que ce soit par un substantif (*lobbyiste*), ou, plus souvent, par un adjectif (*branché ; des paysages aux couleurs qu'on dirait aujourd'hui kitsch*). Ces qualificatifs ne sont pas toujours réellement « nouveaux », mais installés, ce que le locuteur mesure à l'aune du passé, implicitement ou explicitement (par la confrontation de deux segments – lexème ou expression : *enfoiré/pauvre bougre, paroles violentes/parler vrai*). Mais, comme dans le corpus précédent, ce ne sont pas tant les *mots* eux-mêmes qui sont pointés que le fait et la manière de les employer.

4. Corpus « néologisme »

(8) An-thro-po-cène. Désormais, il va falloir nous mettre ce **néologisme** en tête. Inventé à la fin du XX siècle par Paul Crutzen, prix Nobel de chimie 1995, ce terme est appelé à remplacer l'holocène, le nom de notre époque actuelle. Du moins si les géologues se mettent d'accord en 2012 [...] (*La Croix*, 19/4/11)

(9) Les produits de première nécessité s'envolent alors que le superflu et le luxe sont de moins en moins chers. Cela porte un nom : la « biflation » [...] Les Américains, toujours prompts à créer de nouveaux concepts, ont inventé un **néologisme** pour exprimer cette réalité à deux vitesses. Ils parlent de « biflation », ce qui signifie une coexistence d'inflation et de déflation. (*Le Figaro*, 11/4/11).

Ce corpus appelle plusieurs remarques : tout d'abord, les articles qui le composent sont, en proportion, peu axés (4%) sur des découvertes technologiques ou scientifiques et les néologismes censés les accompagner (comme *anthropocène*), contrairement à ce qu'on aurait pu attendre. La majorité des articles (51%) portent sur des faits de société, dans lesquels on englobe la politique, française ou étrangère, et l'économie. Une partie significative porte sur la langue (13%). Le reste (32%) est composé d'articles sur un artiste (16%), un ouvrage ou un ensemble d'œuvres, une pratique artistique. Dans l'ensemble de ces articles, le journaliste

---

<sup>23</sup> Ces deux adverbes sont les plus fréquents parmi ceux utilisés dans ce marqueur : (*on dit*) *aujourd'hui* : 24 occurrences, *maintenant* : 13.

<sup>24</sup> Le jugement est subjectif et discutable : *plumitif* n'est pas plus nouveau que *scribe* n'était usité naguère...

joue son rôle de médiateur pour introduire un mot en l'associant à un nouveau concept, la mention d'un néologisme jouant à cet égard le rôle d'un « truc » d'écriture.

(10) [Serge Hélénon] Et tout son travail sur les fragments d'objets détournés, comme des morceaux de vie réunis, converge vers un **néologisme** : "Je veux ensembler", explique Hélénon. Un joli concept que les Martiniquais tentent chaque jour, à leur manière, de faire exister. (*L'Express*, 16 février 2011).

Le journaliste présente les néologismes, les décortique (il s'agit souvent de mots-valises : *démocrature, précariat, phonard, rilance, crowdsourcing*) et les glose. Mais, ne se limitant pas à ce rôle, il manifeste aussi par ce biais son sentiment sur le monde et la société et, surtout, son goût et sa sensibilité pour la langue (en particulier dans sa dimension lexicale et morphologique), et donc sa perception épilinguistique. Ainsi, maniant lui-même les énumérations insolites, le calembour ou la néologie (on trouve, par exemple, l'expression *mémèrification du cyberspace* dans un article sur les pratiques internet des « grand-mères »), il met amplement en pratique la fonction poétique du langage (Jakobson 1963), dont on vérifie ici que, comme le propose Yaguello (1981 : 14-15), elle peut être rapprochée de la fonction métalinguistique.

#### 5. Corpus « novlangue »

(11) L'entreprise n'a jamais été aussi envahissante dans nos vies, dans nos représentations du monde, sur nos écrans ou les murs de nos villes. [...] En interne, le discours est devenu abstrait, codifié, idéologique : l'entreprise brandit ses valeurs, sans se soucier de savoir si ses comportements en sont à la hauteur. Le haut management ne sait pas - et souvent ne veut pas savoir - ce qui se passe vraiment dans l'entreprise. A l'extérieur, la **novlangue** des business schools nourrit l'abstraction du discours managérial. (*Libération*, 9/4/11).

Plus que pointer *tel* mot ou *telle* expression, la référence à la novlangue porte sur des manières de dire, « tous » discursifs ou mots mis en série, comme le montrent les exemples (1), commenté précédemment, et (11). De fait, davantage encore que les autres marqueurs, *novlangue* est un marqueur métadiscursif, qui ne signale pas nécessairement des nouveautés, mais l'installation d'un comportement discursif collectif – et d'un comportement tout court.

### II.3 Où les « changements » sont-ils repérés ?

Comme on le voit dans l'exemple (11), la *novlangue* peut être celle de quelqu'un, d'une catégorie ou d'un milieu. Le nom *novlangue* est en effet souvent suivi d'un complément prépositionnel ou d'un adjectif catégorisants qui situent, spatialement, politiquement ou socialement, cette pratique discursive : *la novlangue des business schools, la novlangue en vigueur dans le Golfe, la novlangue de Bompard (Europe1), la novlangue diplomatique, la novlangue des SMS et des mirlitaires*.

Sont ainsi repérés explicitement, dans ce corpus et dans les corpus « on dit » et « on dirait », le monde de l'entreprise, du spectacle, des médias et de la publicité, la diplomatie, le monde économique, le personnel politique... C'est ici que le mot « jargon », avec le discrédit qu'il comporte, prend son sens : comme le dit Rey-Debove (1998 : 140 sqq.) :

Le procès qu'on fait au jargon et aux jargonneurs est si ancien qu'il constitue une attitude sociolinguistique permanente et, pour ainsi dire, une composante de l'histoire des langues.

Mais ici, le « jargon » (le mot lui-même n'est d'ailleurs que très peu utilisé) ne se rapporte pas à « des domaines où la technique [...] est la plus utilisée » (*ibid.*), parce qu'il ne s'agit pas à proprement parler de vocabulaire technique, mais de vocabulaire situé sociologiquement, et dont on signale qu'il tend à s'imposer dans l'espace discursif, non sans snobisme (cf. FFD,

comme on dit désormais dans le jargon) voire dans la langue même. De fait, si une partie des occurrences de ces corpus se rapporte à des milieux donnés, une autre partie des corpus « on dit » et « on dirait » renvoie au vocabulaire ou à la phraséologie d'une société dans son ensemble :

(12) [critique d'un film] Une comédie sur la diversité, comme **on dit maintenant**, bourrée de clichetons, une farandole de clichetons (mouton dans la baignoire, robe en saucisson, mère arabe analphabète mais méritante en CE2, gaulois bourge intello mais beauf...). (*Libération*, 27/10/10).

### III Évolution du lexique, phraséologie émergente et rapport au monde

Pris globalement, les corpus rapportent des discours tenus sur des usages, lexicaux, phraséologiques et discursifs. Fondamentalement, les discours tenus sur la langue et le discours expriment un rapport au monde et à une société en évolution. Ce rapport au monde s'exprime dans la sensibilité au *langage comme acte* : on l'a vu avec la mention du *politiquement correct*, servant à stigmatiser des discours et à en légitimer d'autres, parfois sur un terrain politique affirmé (dire que l'on dit ce que personne d'autre n'ose dire permet de légitimer sa propre parole), servant aussi à imposer des thèmes, des représentations, des catégorisations : c'est le débat à distance des chroniqueurs Rioufol (*Le Figaro*) et Marcelle (*Libération*) – à distance, et s'ignorant peut-être d'ailleurs, puisque le thème du « multiculturalisme », et du racisme qui lui est associé, dépassent largement l'expression de ces deux journalistes. On peut parler aussi de la perception du langage comme acte lorsque les scripteurs se montrent sensibles aux glissements de sens et aux substitutions subreptices des représentations supposées s'y refléter.

Le langage comme acte est envisagé également dans le cadre de la *nomination* : on le voit lorsque des néologismes sont relevés, supposés inventés pour coller à une réalité nouvelle ou infléchir la représentation de cette réalité (*rilance, biflation, démocratie*). On le voit aussi lorsque le mode de nomination est supposé changer ou évoluer (cf. *glissement* et *changement de sens* et les exemples donnés). Et c'est aussi ce que relève cet exemple, avec *synonyme* :

(13) [...] la modification de notre capacité d'éprouver des sentiments, des émotions. Pour l'individu contemporain, être soi-même devient synonyme de bouger, se déplacer, ne pas être entravé, ne pas être limité... [...] De nouvelles valeurs sont ainsi promues : détachement, désengagement, superficialité, flexibilité. C'est le triomphe de la fluidité ! (Site de l'Association Nationale des Intervenants en Toxicomanie et Addictologie<sup>25</sup>, ANITeA, 2008)

#### Pour conclure...

On peut envisager l'expression du sentiment linguistique, en rapport à la diachronie, de deux manières.

D'une part, comme un *indice* : on a vu que la collecte des évaluations, par les remarqueurs, des pratiques langagières de leurs contemporains permet d'observer la langue en évolution, quitte à ne considérer provisoirement les résultats obtenus que comme des hypothèses, que le temps permettra de confirmer.

D'autre part comme une *cause* du changement, et l'étude permet d'avancer quelques éléments dans ce sens. On citera des exemples de deux types : d'abord celui de la production de néologismes, qu'on peut rapporter à une conscience épilinguistique aigüe<sup>26</sup>, et aiguisée elle-même chez les scripteurs par le repérage et le commentaire de néologismes chez les autres. Et

<sup>25</sup> <http://www.anitea.fr/documents/jpcouteron230608.php>

<sup>26</sup> Voir aussi l'étude d'Adamou in Houdebine (dir.) (2002), portant sur la dynamique lexicale fondée sur l'*Imaginaire linguistique*.

enfin celui du jugement métaénonciatif (*le politiquement correct*), lui-même susceptible d'influer sur ce qu'il est loisible ou non d'exprimer et sur la manière de le mettre en mots, et dont, à son tour, la formulation se fige en une dénomination résumante.

## Références bibliographiques

- Achard-Bayle Guy et Paveau Marie-Anne (dir.) (2008). « Linguistique populaire ? », *Pratiques* 139/140.
- Achard-Bayle Guy et Lecolle Michelle (dir.) (2009). *Recherches linguistiques* 30, « Sentiment linguistique. Discours spontané sur le lexique », Université de Metz.
- Auroux Sylvain (dir.) (1989). *Histoire des idées linguistiques, tome 1*, Liège-Bruxelles, Mardaga.
- Auroux Sylvain (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
- Austin John Langshaw (1970). *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil.
- Authier-Revuz Jacqueline (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire, tome 1 et tome 2*, Paris, Larousse.
- Bastuji Jacqueline (1974). « Aspects de la néologie sémantique », *Langages* 36, p. 6-19.
- Béguelin Marie-José (2002). « Étymologie populaire, jeux de langage et construction du savoir lexical », *Semen* 15, p. 155-172.
- Benveniste Émile (1974). « Lexique et culture », dans *Problèmes de linguistique générale tome 2*, Paris, Gallimard, p. 241-280.
- Bréal Michel (2005 [1897]). *Essais de sémantique (Science des significations)*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.
- Cellard Jacques (1983). « Les chroniques de langage », Bédard E. et Maurais J. (éds) *La norme linguistique*, Paris, le Robert, p. 651-666.
- Coseriu Eugenio (2007 [1973]). *Synchronie, diachronie et histoire*, traduit de l'espagnol par Thomas Verjans, Édition électronique *Texto!* 2007 [en ligne]. Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu\\_SDH/Sommaire.html](http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html) (consulté le 10 février 2009).
- Culioli Antoine (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Paris-Gap, Ophrys.
- Culioli Antoine (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Paris-Gap, Ophrys.
- Guilbert Louis (1975). *La créativité lexicale*, Paris, Larousse.
- Guiraud Pierre (1986 [1967]). *Structures étymologiques du lexique français*. Paris, Payot.
- Houdebine Anne-Marie (dir.) (2002). *L'imaginaire linguistique*, Paris, l'Harmattan.
- Jakobson Roman (1963). *Éléments de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Julia Catherine (2001). *Fixer le sens ? La sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*, Paris, PSN.
- Krieg-Planque Alice (2009). *La notion de "formule" en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- Laborde-Milaa Isabelle (2010). « Les Chroniques linguistiques médiatiques traitant des mots du politique : un nouveau sous-genre ? » In Burger Marcel, Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli (éds), *Les médias et le politique. Actes du colloque « Le français parlé dans les médias » - Lausanne, 1-4 septembre 2009*, Lausanne : Centre de linguistique et des sciences du langage. [En ligne : <http://www.unil.ch/clsl/page81503.html>].
- Lecolle Michelle (2009). « De la synonymie, vue à travers les emplois des mots *synonyme*, *synonymie* et *synonymique* dans les textes », *Pratiques* 141/142, p. 121-137.
- Meillet Antoine (1921). « Comment les mots changent de sens ». In *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, p. 230-271.

- Nyckees Vincent (1998). *La sémantique*. Paris, Belin.
- Nyckees Vincent (2000). « Changement de sens et déterminisme socio-culturel ». In François J. (éd.) *Théories contemporaines du changement sémantique*. Leuven, Peeters (Société de linguistique de Paris), p. 31-58.
- Nyckees Vincent (2006). « Théorie continuiste du changement sémantique » In Danielle Candel et François Gaudin (dir.). *Aspects diachroniques du vocabulaire*. Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre.
- Paveau Marie-Anne (2007). « Les normes perceptives de la linguistique populaire », *Langage et société* 121, Paris, Éditions de la MSH, p. 93-109.
- Paveau Marie-Anne et Rosier Laurence (2008). *La langue française : passions et polémiques*, Paris, Vuibert.
- Reichler-Béguelin Marie-José (1990). « Conscience du locuteur et savoir du linguiste », in R. Liver, I. Werlen & P. Wunderli (éds), *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft*, p. 208-220. [en ligne]  
<http://www2.unine.ch/webdav/site/linguistique.francaise/shared/documents/MelEngler.pdf>  
 (consulté le 10 février 2009)
- Rey-Debove Josette (1997 [1978]). *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage*, Paris, Armand Colin.
- Rey-Debove Josette (1998). *La linguistique du signe : une approche sémiotique du langage*. Paris, Armand Colin.
- Sablayrolles Jean-François (2000). *La Néologie en français contemporain : examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris, Champion.
- Sablayrolles Jean-François (2002). « Fondements théoriques des difficultés pratiques du traitement des néologismes ». *Revue Française de linguistique appliquée*, VII-1, p. 97-111.
- Saussure Ferdinand De (1985 [1972]). *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot.
- Ullmann Stephen (1959 [1952]). *Précis de sémantique française*, Berne, Éditions A. Francke S.A.
- Yaguello Marina (1981). *Alice au pays du langage*, Paris, Seuil.
- Yaguello Marina (2006). *Les langues imaginaires. Mythes, utopies, fantasmes, chimères et fictions linguistiques*. Paris, Seuil.